

Chapitre 7

Un Répît Trompeur.

En fait, je me rends compte de ce que la plantation semble avoir repris un peu de joie de vivre. Sur la véranda m'attendent la Bonne Lucie et Hélène et Sié. Moïse est au bas de l'escalier, habillé de vêtements de monsieur avec des bottes à tiges courtes dans lesquelles il a entré les jambes de son pantalon neuf. Son visage brun rouge respire la joie de vivre et il semble vraiment prospère. La Bonne Lucie nous regarde arriver Pierre, Gidéon et moi avec un large sourire. Au crissement des roues dans le gravier, Élisabeth paraît sur la véranda et la fenêtre du bureau d'Aldebert s'ouvre sur le buste de mon beau-père. C'est à lui que revient de parler en premier. Même le télégraphiste apparaît à la fenêtre de la pièce qui lui est dévolue au rez-de-chaussée. Cette fois il n'exhibe pas son énorme Colt Walker. C'est sur un ton joyeux que m'apostrophe Aldebert.

- Alors, mon gendre, nous apportez-vous des preuves ? »

Il n'attend pas de réponse et la Bonne Lucie, le silence ayant été rompu, ne peut s'empêcher de donner de la voix :

- *Ti mâle an moin ! Yo pas gardé-ou en geôle ! Nous té pèr ça. Vine ban moin on ti bo !* [Mon petit garçon ! Ils ne t'ont pas gardé en prison ! Nous en avons peur. Viens me faire un bisou.]

- *Hé Mabo ! Pierre-Hubert mari an moin ! I ka aille ban moin on gro bo d'abord !* » [Hé Ma bonne ! Pierre-Hubert est mon mari ! Il va me donner un gros bisou d'abord !]

Hélène est resplendissante le teint frais et rose dans sa robe de grossesse. Elle ne semble pas trop lasse dans cette fraîcheur printanière bien plus agréable que le vent aigre des hauteurs d'Arlington. Je descends sans attendre le déploiement du marchepied. Gidéon prend mon sac avec un sourire et un hochement de tête attendri. Il n'est pas de mise de se lancer dans des effusions excessives en public aussi baisé-je la main d'Hélène avant de l'embrasser sur les deux joues en restant dans une chaste manifestation de tendresse. Une fois que je suis rendu à la vie publique, la Bonne Lucie me prend d'autorité aux épaules et me plaque deux grosses bises sonores sur les joues. « Ah ! Mussieur Baron. Toute Caroline di Sid vous doit grandement ! » Je me doute de ce dont il s'agit puisque Pierre et Gidéon m'en ont touché deux mots lors de notre voyage de la gare à ici : Hintermaier a été arrêté et est en détention provisoire à la prison de Charleston. Mais je préfère ne pas trop me réjouir parce que cela date d'hier et que ses amis politiques sont déjà en train de tout faire pour réunir une caution.

Surtout que c'est à cause de la loi martiale qu'il a pu être incarcéré sans réunion d'un jury de détention provisoire. Sinon il serait en « *custody* », c'est-à-dire en garde à vue pour une durée maximale de deux jours. Mais ces effusions ne m'empêchent pas de me tourner vers Moïse. Je l'ai abandonné à la plantation le lendemain de son arrivée pour faire mon périple inconfortable à Washington.

- Bonjour Moïse ! Te voilà nippé comme un milord !

- Bonjour Monsieur Pierre-Hubert. C'est que je donne des leçons de calcul aux enfants et il n'est pas bon que le maître d'école soit vêtu de façon négligée. Madame Hélène et Mademoiselle Françoise sont toujours bien vêtues et les élèves y sont sensibles. Et comme j'avais un petit pécule qui m'aurait permis de survivre le temps que je trouvasse un emploi, j'ai décidé de l'investir pour faire honneur à la maison Toppenot. Et c'est la Bonne Lucie qui m'a guidé. Grâce à elle, j'ai pu entrer dans des boutiques où l'on n'aime pas les nègres.

- Tu sais bien que tout cela finira par changer... »

Personne ne répond rien à cette affirmation. Je me fais l'impression de chercher à me convaincre moi-même. Un instant de lourd silence suit ma remarque et c'est Élisabeth qui détend l'atmosphère.

- Allons ! Nous allons enfin pouvoir fêter l'arrivée de la belle saison. Sié ?

- Tout est prêt, Madame. » Alors sans que j'aie eu le temps de me changer ou même me rafraîchir, nous passons derrière la plantation. Le jeune palefrenier s'est occupé de la jument et la voiture a été remise. Apparemment, Pierre et Gidéon passeront la nuit à la plantation. J'ai un serrement de cœur en pensant à la Me Shlomo Kahana et sa famille, montés se mettre à l'abri à New York ou Boston. Et surtout, j'ai traversé des régions où la guerre a commencé à semer des dévastations que la Caroline du Sud ne connaît pas encore. J'ai parfois la tentation de ramener ma famille en France pour attendre la fin des combats. Mais quoi, Hélène ne voudra pas laisser sa propre famille qui est devenue une part de la mienne. Je ne veux pas troubler cet instant de bonheur qui nous réunit tous autour d'un buffet que les employés ont eu à cœur de préparer sous la férule de Sié et de la Bonne Lucie. Avec les fonds alloués par Aldebert et Élisabeth bien sûr. Et il faut dire qu'après les travaux d'aménagement conduits pendant notre escapade en Europe, la plantation respire la prospérité sous le ciel du printemps enfin arrivé.



The Toppenots' Plantation, April 1862

(Ink-coloured picture by Pierre-H. de Berdeilhe and Pierre Toppenot)

Les barrières de bois ont été refaites, les buis du jardin d'accueil ont été taillés à la française et des portes vitrées ont été installées dans les accès au soubassement sous la véranda. En haut de la tourelle, des fenêtres ont remplacé les volets. Outre qu'on peut plus aisément et confortablement observer la nature, la tour a pris un rôle de donjon de surveillance des alentours en ces temps troublés. Mais les Toppenot ont pris soin de ne pas donner à la maison l'aspect d'une forteresse ou d'un camp retranché. De la grande allée qui donne sur la façade et au bout de laquelle les visiteurs prennent à droite pour contourner le parterre d'accueil, on ne voit pas l'allée cavalière qui part vers la forêt, à gauche lorsqu'on arrive. Pas plus qu'on ne peut voir l'aire située derrière la maison et sur laquelle donnent les communs, les écuries, la remise des voitures de liaison, et au fond le hangar aux charrettes et chariots. C'est aussi dans ce hangar que se trouvent les charrues, les herses et les émotteuses pour les champs maraîchers. Le thé et le riz se cultivent de façon très particulière et les outils aratoires nécessaires à ces deux cultures sont rangés dans des hangars proches de la rizière et du verger aux théiers.

Nous sommes une trentaine de personnes autour des buffets pour cette solide collation. Le thé froid coule en abondance au cours du repas tandis que le tafia de canne à sucre a permis de préparer un « *mint julep* » sans utiliser de bourbon. Il eut été dommage de gaspiller le bourbon de qualité de la cave de mon beau-père pour préparer un long drink. Entre la décoction de menthe poivrée, le sirop de canne et le tafia qui a servi à alcooliser un peu le breuvage, la plantation a tout fourni. Les champs de canne à sucre sont peu étendus. La plantation ne fait plus commerce de sucre ni d'alcool de canne, mais reste auto-suffisante. Je me refuse à nommer rhum l'alcool de canne à sucre qui sort des alambics de la plantation. Lorsqu'on a goûté à la production des Linières, ou même des Duquesnois, on ne donne plus le nom sacré de rhum aux breuvages tirés de la mélasse tout juste bons à désinfecter l'eau croupie qu'on sert aux marins en fin de traversée. Ici au moins, le tafia que nous produisons dérive de la distillation de jus de canne à sucre fermenté et non de mélasse. Mais il ne viendrait à personne de le boire sec. Allongé de sirop de sucre et d'eau de source ou de décoction de menthe, cela permet de boire frais sans risquer de s'intoxiquer la cervelle comme avec certains tafias de mélasse mal débarrassée de la chaux qui a servi à son traitement. Et boire de l'eau sans précautions ou sans un peu d'alcool qui la purifie conduit souvent à des maux de ventre quand ce n'est pas à cette maladie qui bouche l'arrière-gorge qu'on appelle le croup et que mon oncle et la faculté nomment aussi la diphtérie depuis quelques années et. Dont on ne guérit que difficilement et qui peut conduire à mourir étouffé.

La soirée se passe gentiment. Il y a une table pour les dames qui ont besoin de s'asseoir. Et Hélène fait partie du lot. La Bonne Lucie, elle, tourne partout. Plusieurs femmes d'employés attendent aussi un heureux événement et viennent s'asseoir après avoir hésité puis cédé, incitées par notre chère Guadeloupéenne. Hélène est charmante avec elles et Françoise vient aussi de temps en temps se poser sur une chaise au bout de la table. Et peu à peu toutes les femmes et filles de la plantation sont là. On parle de tout et de rien. On sent bien que la guerre est le souci latent, mais personne ne l'aborde. On veut se souvenir du temps de paix. Toutefois, alors que je suis en train de faire un petit tour, j'arrive à un groupe rassemblé autour de Gidéon. Et le préparateur en pharmacie, puisqu'il n'a pas de diplôme de pharmacien malgré ses immenses connaissances, se tourne vers moi sans gêne.

- Nous parlons du bon vieux temps, celui de l'avant-guerre. Mais je leur rappelle que l'esclavage était la règle et que si c'est toujours le cas aujourd'hui, les choses vont changer. C'est vous qui l'avez dit. Et d'ailleurs plus aucun d'entre nous n'est esclave.

- Oui, mais tu sais bien, Gidéon, que les choses sont encore loin de se faire. Je suis allé dans le Nord plusieurs fois depuis mon arrivée à la plantation. Eh bien je peux te dire que le sort des Irlandais, des Chicanos et de certains Allemands qui n'ont jamais été esclaves est à peine meilleur que celui des affranchis qu'ils soient noirs ou mulâtres. Et même les nègres qui sont nés libres n'ont pas la vie facile.

- Il faudra beaucoup de patience aux anciens esclaves et de volonté aux wasps qui sont favorables à l'abolition pour parvenir faire admettre l'égalité entre tous les citoyens américains et accorder les droits civils complets aux anciens esclaves et... aux femmes ; même blanches !

- Oui, mais ici, à la plantation... »

Je le regarde en souriant.

- Tu sais bien que les femmes de la plantation, Mme Élisabeth et Mme Hélène, et aussi la Bonne Lucie, et ensuite M. André et M^{elle} Françoise ont tout fait pour que les choses changent et si M. Aldebert a été convaincu de la nécessité de l'abolition, il n'a pas été libre d'affranchir les esclaves comme il l'aurait voulu parce que les autorités, en particulier les gouverneurs successifs, ne voulaient pas en entendre parler et qu'ils imposaient l'application de la loi pour tout affranchissement et en particulier le paiement de la taxe de manumission. Pour affranchir tous les esclaves, cela aurait coûté une fortune en taxes de manumission. Mais

dès qu'il y a eu le bill d'affranchissement pour les volontaires pour servir dans l'armée et que la taxe a été abolie, alors qu'a-t-il fait ? Il a affranchi.

- Oui et nous sommes beaucoup moins nombreux sur la plantation.

- Je sais, et vous faites les mêmes travaux qu'avant, mais vous êtes payés. Et encore, M. Aldebert ne vous prend-il pas tout votre salaire pour vous louer la maison ou vous vendre la nourriture.

- Eh bien, figurez-vous, M. Pierre-Hubert que c'est ce que nous disait Gidéon avant votre arrivée, mais il nous disait aussi comme vous que l'abolition ne fera pas de nous des blancs. En fait, nous sommes bien sur la plantation Toppenot et beaucoup voudraient venir y travailler, mais il n'y a pas assez de dollars pour les payer. Moi, je tiens ma place et je ne voudrais la perdre pour rien au monde. »

Je souris sans répondre. Mais je pense que le fin Gidéon pense comme moi, et comme moi ne dit rien : Aldebert a gardé les meilleurs qui se démènent pour bien travailler. Et cela lui permet de maintenir la plantation à flot. Mal, à cause de la guerre, mais elle est pratiquement en équilibre. Et les comptes sont consolidés par les rentrées qui viennent des placements au Canada, aux Antilles et en Europe. Mais la vie n'est pas aussi « idyllique » dans toutes les plantations de la Caroline du Sud. Surtout que de plus en plus de familles sont frappées par les deuils causés par les batailles de plus en plus meurtrières pour les Confédérés.

Le pétrole lampant étant rationné, il est de coutume de se coucher avec le soleil. Aussi toute la fête se dissout-elle au crépuscule pour rapidement rapporter à l'office les couverts et la vaisselle. On laisse les tréteaux et les planches qui constituaient les tables pour les ranger demain.

Hélène et moi ne tardons pas à monter nous coucher. Nous parlons de mon voyage. La mauvaise impression qui est devenue mienne quant à l'implication des deux gouvernements dans le sort des blessés et prisonniers de guerre ne surprend pas ma chère épouse. Ses discussions avec des dames de Charleston, plus va-t-en-guerre encore que leurs maris hommes d'affaires « planqués », l'ont convaincue de ce que la propagande fait son œuvre et que les rares militaires qui viennent en permission ne se sentent pas le droit de faire entendre la vérité à « l'arrière ». Ces dames se répandent contre les « déserteurs » et autres défaitistes. Mais leurs maris continuent à esquiver tout soutien financier à la Confédération des États d'Amérique qui aurait pourtant bien besoin de se procurer de l'armement moderne. Mais c'est surtout le sort de Hintermaier qui la préoccupe. Quand je lui explique ce que j'ai pu réunir, elle me dit :

- C'est inespéré. C'est exactement ce qu'attendent les militaires et les juges. Le procureur de Richmond attend des éléments de preuve pour confirmer le lancement de la procédure. La détention provisoire ne peut pas s'éterniser et il est pressé par le temps, d'autant plus que les soutiens politiques de cette ordure de Stephan Hintermaier s'agitent autour de « Unca Jeff ».

- Le Président Davis n'a rien à voir tant qu'il n'y a pas eu de jugement... Alors seulement il peut gracier, et encore parce qu'on est en temps de guerre.

- De toute façon, avec tes preuves, le procureur le tient. Il va lui falloir un redoutable avocat. Tiens, maintenant, revenons à notre famille. »

Elle a un soubresaut. Je m'inquiète.

- Ce n'est rien, il bouge. Il me donne des coups de pied. Aide-moi à me déshabiller et tu l'écouteras. Lucie m'a dit qu'elle entend battre son cœur. »

La robe de grossesse est aisée à enlever. Dieu merci, il n'y a pas de corset ou autre instrument de torture. Voici Hélène en chemise. Ses seins sont gonflés et se préparent eux aussi à la naissance. Son ventre est bien rond et haut « Signe que ce sera un garçon » a prétendu Lucie. Je m'approche d'Hélène, debout près de son lit et je m'accroupis, l'oreille à hauteur de son ventre. J'entends distinctement les battements d'un petit cœur. Tout ému, je

me relève et j'enlace Hélène, sans mot dire. Nous restons ainsi longtemps, joue contre joue. Je ne veux pas que quiconque vienne à l'avenir troubler notre vie, celle de notre enfant et de ceux qui viendront ensuite. Il va falloir négocier cette guerre, dont je sens qu'elle va mal tourner pour le Sud si les égoïsmes ne laissent pas la place au patriotisme.

Mais il va falloir changer tellement de choses, tant au nord qu'au Sud ! Tout ce que je souhaite, c'est que nous puissions sauver la propriété même si le Sud doit changer de mode de vie. Je le dis à Hélène.

- Je ne suis pas inquiète, mon amour¹. D'autant Père que Mère ont déjà pris le tournant qui convient. Ils ont des relations aux plus hauts niveaux des deux gouvernements. Tout devrait s'arranger. Je garde espoir. Et une fois que cette guerre sera finie et que la plantation sera relancée, nous partirons en France plusieurs mois avec notre enfant pour lui faire rencontrer tes parents et nous reviendrons par la Guadeloupe et nous rentrerons chez nous pour y vivre le reste de notre âge.

- Voilà un bon programme ma chérie. Mais notre première étape sera de régler l'affaire Hintermaier. Des nouvelles des recherches sur la disparition de ses sbires ?

- Apparemment, les recherches sont abandonnées. Mais un nouveau capitaine de milice a remplacé l'ancien.

- C'est ce que Pierre m'a dit, mais il semblerait qu'il ne se permette pas de tourner autour de la plantation. Je n'ai vu ce soir ni Tertullien ni Miarka...

- Pierre ne t'a rien dit ? Tertullien et sa femme sont partis à Savannah. Il doit passer au Consulat de France et se rendre au grand marché couvert pour acheter une machine à coudre. Miarka s'est mise en tête de faire des vêtements pour sa famille.

- Elle attend un événement ?

- Non, ça... Mais elle s'est prise d'affection pour quelques enfants indiens qui n'ont plus de parents et sont pris en charge par le clan. Elle voudrait les amener à fréquenter l'école. Alors elle va aussi leur proposer des vêtements à notre mode. Elle va commencer par les filles.

- Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

- Une couverture. Je veux dire que cela doit cacher une activité de production d'uniformes spéciaux pour l'unité secrète. Des uniformes noirs pour le combat de nuit.

- Je croyais que les indiens ne se battent pas de nuit parce qu'ils ont peur en cas de mort de ne pas rejoindre les champs de chasse éternelle.

- Ce n'est pas le cas des indiens séminoles ni de ceux qui sont arrivés du Canada en Floride et Georgie. La plupart sont bons chrétiens. Crois-moi, André et les frères Miller ont choisi leurs guerriers avec soin. Ils feront de rudes soldats du genre des *minutemen* qui ont causé tant de pertes aux tunique rouges pendant la Guerre d'Indépendance.

- Vous m'avez l'air bien au fait de ces choses militaires secrètes, Mon Épouse.

- Vous servez bien d'enquêteur secret pour le gouvernement confédéré, Mon Époux, alors que vous êtes français. Non ; toute plaisanterie mise à part, je reste inquiète pour l'avenir de cette unité encore que je pense que l'arrivée de Barnard est une bonne nouvelle. Parce que je pense que tu ne tarderas pas à l'apprendre vu qu'il l'a dit devant moi à père et à mère il y a trois jours, en fait il a déjà servi dans l'armée confédérée mais il y a eu des ennuis. Il était sous-officier et il a refusé d'obéir à un ordre parce qu'il le jugeait absurde. Comme c'était le combat et qu'il fallait conserver les munitions, on lui a enlevé son mousquet et l'action a continué. Mais vers la fin de la bataille qui tournait bien pour les confédérés, il y a eu un sursaut de la part des yankees et l'officier qui commandait la section a été tué. Alors Barnard lui a pris son arme, ce revolver qui ressemble au tien, le gros, et il a réuni la section et redressé la situation. Lors du comptage des blessés et des tués, il a demandé le rapport du

¹ Dans les carnets de Pierre-Hubert, il met le mot « Darling » alors que cet échange se fait d'après lui en français.

capitaine et lui a expliqué l'affaire. Le capitaine lui aurait dit qu'il n'avait entendu parler de rien et qu'il ne voulait rien savoir compte tenu de la conduite exemplaire qu'il venait d'avoir et qui était dans la droite ligne de son attitude au combat depuis l'affaire de Manassas Junction. Il paraît que c'est là qu'il avait gagné ses galons de sergent. Mais Barnard lui a répondu qu'en fait il n'est pas un « gars fiable » puisqu'il a désobéi « au feu ». C'est remonté jusqu'au colonel qui en a référé au général...

- Lequel ?

- Je ne te dis pas, ce sera à toi de deviner. Je continue. En fait compte-tenu du cas tout particulier, le général a reçu directement Barnard. Et après l'avoir entendu il est resté un moment silencieux et lui a demandé s'il serait éventuellement volontaire pour une unité spéciale, tu sais laquelle.

- Mais elle ne ressortit pas à Lee mais à Beauregard !

- Tu sais bien qu'ils se connaissent. C'est comme ça que Barnard est arrivé ici. À pied après avoir été saluer ses parents et c'est là que la vérité rejoint le récit qu'il nous a fait en arrivant.

- Et son fouet de roulier, c'est pour quoi faire ?

-Tiens, je ne lui ai pas posé la question.

*

* *

La nuit est calme. Je retourne dans ma tête tous les événements de cette semaine dans l'obscurité douillette de cette nuit de Caroline du Sud. Hélène dort dans son lit et sa respiration calme et profonde berce mes pensées. Il me tarde de me libérer des documents que j'ai rapportés en les remettant au contre-espionnage ou à n'importe quel policier militaire selon ce que me dira « Smith ». Et puis je voudrais bien prendre contact avec cette fameuse unité secrète. Rencontrer enfin longuement ce Barnard Fau qui décidément me plairait sûrement.

Au matin, c'est Sié qui me conduit à Charleston. Pierre est parti tôt avec Gidéon. Il a mis au point une préparation qui permet de transformer le papier en le rendant inflammable. Il le fait tremper dans un mélange d'eau forte de salpêtre et d'eau forte de soufre. Cela donne un composé qui flambe mais pour éviter les surpressions dans les mousquets, il utilise du papier de soie. Avec Gidéon, ils fabriquent des charges préparées pour l'unité de chasse d'André et Ann. Il prépare aussi de la composition d'amorçage pour réutiliser les étuis des cartouches de fusil Henry et des carabines Spencer. Mais c'est la poudre qui risque de manquer. Avec sa composition d'amorçage, il garnit aussi des amorces pour les revolvers et les mousquets. Il s'est procuré de la feuille de cuivre et a montré à notre palefrenier maréchal-ferrant comment amollir le cuivre en le chauffant, comment l'emboutir pour réaliser les corps d'amorces et il lui a fait constater qu'une fois embouti, le cuivre a repris sa dureté relative.

Bref, je ne sais s'il continue à préparer ses *root beers* et à développer les plaques photographiques, mais en tout cas il contribue grandement à la discrétion de l'unité en matière d'achat de munitions. Nous ne consommons pas plus de munitions qu'avant la guerre et notre bon de rationnement nous suffit. Il nous faut même acheter de temps en temps un peu de poudre et quelques amorces pour éviter de d'intriguer notre armurier. Nous achetons du plomb de chasse mais pas davantage qu'auparavant. Mais il passe dans les moules à balles de .36, .31, .41 et 44. Il faut dire que le frère d'Ann Miller en rapporte de Floride ou de Georgie à chaque voyage. J'en suis là de mes pensées quand j'aperçois le portail d'entrée de l'état-major avec sa sentinelle et le caporal, chef de poste, debout sur les marches du petit perron. Comme je dois déjeuner au mess, je rends sa liberté à Sié. Après le déjeuner, je me rendrai à la pharmacie de Pierre pour lui demander de télégraphier qu'on envoie la voiture.

Lorsque j'entre dans le bureau de l'Amiral « Smith », il est en compagnie de deux personnes en civil. La première m'est totalement inconnue, et j'ai du mal à reconnaître Robert

E. Lee dans la seconde. C'est pourtant bien lui. Il a pris un « coup de vieux » sa barbe est plus blanche me semble-t-il. Je rectifie la position devant cet aréopage. Vieux réflexe de Saint-Cyrien ou simplement expression de mon admiration envers le « vieux » général et l'efficace amiral ? Les deux sans doute.

- Soyez le bienvenu, Baron. Vous connaissez sans doute le général Lee mais laissez-moi vous présenter à Monsieur le Procureur Près la Cour Martiale confédérale. Monsieur le Procureur est arrivé de Richmond avec le général qui a laissé le commandement de l'armée de Virginie à son bras droit, « Stonewall » Jackson pour quelques heures passées ici.

- Mes respects, Monsieur le Procureur, mes devoirs mon Général.

Signes de têtes entre le procureur et moi, mais Lee, sans se lever me tend la main en un geste très français.

- Bonjour, Pierre-Hubert, je suis très heureux de vous revoir. Je suppose que l'on vous a transmis par le télégraphe mon invitation pour midi.

- Je vous remercie, mon général. Bien sûr je suis très honoré...

- Nous deviserons de questions familiales, tous les deux. »

Le procureur montre un bref signe de surprise et reprend sa « *poker face* ».

Je sors de ma sacoche les documents que j'ai reçus à l'ambassade, plusieurs exemplaires de journaux portant le fac-similé de la photo selon le système de la lithographie et aussi selon celui du dessin de gravure. C'est la même photo. Mais ce qui les intéresse le plus, c'est cette copie carbone du bon qui porte le compte du versement fait par le police de Washington à Hintermaier et surtout la signature de l'individu, aisément reconnaissable.

J'ai évidemment joint mon rapport à l'ensemble. Un rapport comme j'ai appris à les rédiger à Saint-Cyr. Un texte d'une page et en annexe les éléments de preuves ou les indices qui m'ont conduit à la conclusion selon laquelle sont réunis des indices graves et concordants de nature à laisser supposer la collusion entre le sieur Hintermaier et les autorités militaires et navales de Washington.

En fait, les annexes sont les documents que j'ai rapportés et les révélations de Kirkpatrick.

Le procureur lit avec attention la page de couverture, et se porte ensuite au papier où je relate mon entretien avec Eamon Kirkpatrick.

- Vous avez fait un remarquable travail. Je vais voir comment monter mon accusation, mais je ne pense pas être obligé de vous demander de témoigner. Parce que de notre côté nous avons enquêté et nous avons les éléments et témoignages qui nous permettrons de lier ce qui s'est passé de ce côté-ci du Potomac avec ce qui s'est tramé à Washington. Il n'est pas dans mes prérogatives de publier la valeur de votre contribution ou de vous faire décorer, mais j'espère que vous serez récompensé.

- Je suis très heureux d'avoir pu vous rendre service pour le bien de la justice, Monsieur le Procureur. Et ceci est ma récompense, avec votre appréciation de ce que j'ai fait. »

Il me sourit et me dit : « D'autant qu'on m'a dit que vous avez fait connaissance avec une cellule de la prison de Charleston, il y a quelques mois. Il est vrai que c'était déjà pour la bonne cause. Et que vous aviez déjà contribué à démanteler un réseau de ce... Pinkerton, que le diable l'emporte. Monsieur le Baron français, vous sortez décidément de l'ordinaire.

- Ce n'est pas mon impression, Monsieur le Procureur. Ce que j'ai fait n'était pas si compliqué. Mais maintenant, j'espère que notre plantation vivra aussi paisiblement que possible dans les circonstances actuelles et que si nous devons à nouveau être ennuyés ce serait du fait de l'ennemi et non de celui de ces néfastes qui prônent la vertu en pillant les biens des fermiers.

- J'ai ouï dire que la plantation Toppenot sait traiter les gêneurs... Mais je préfère croire qu'il ne s'agit là que de "on-dit". »

Une fois le procureur sorti pour se rendre chez le général, nous nous retrouvons « entre nous », militaires et réserviste. Et là j'apprends ce qu'il s'est passé ici au plan policier sur cette affaire pendant que j'étais parti.

Les fourmis du contre-espionnage qui ont œuvré sont deux policiers formés depuis longtemps avant la Sécession. Ce sont deux spécialistes des finances et de la fraude en tout genre. Fausse monnaie, faux bons au porteur et autres escroqueries subtiles sont leur domaine de prédilection. Ils ont donc remonté la filière en partant des personnages pris sur le cliché pour s'en servir de témoins. En examinant les ombres portées des personnages ils ont pu situer vers quelle heure la photo a été prise. Ils ont ensuite interrogé celles des personnes présentes sur le cliché qu'ils ont pu retrouver. Grâce à cela, ils ont été en mesure de retrouver la date de la prise de vue et en épluchant le registre des visiteurs nos deux détectives ont retrouvé le photographe.

Celui-ci s'est parfaitement souvenu de Hintermaier qu'il a reconnu sur la photo portrait que lui ont montrée les policiers. Il s'est souvenu de sa visite à son studio de Richmond. L'Allemand voulait acheter des photos d'établissements publics de la ville en vue de s'en inspirer pour l'aménagement de locaux équivalents à Charleston. Le photographe a vendu à Hintermaier des photos de différents monuments et bâtiments officiels, mais rien de confidentiel. Sur interrogation des policiers, il a déclaré avoir refusé de vendre des prises de vues qu'il avait prises à l'ancienne manufacture des tabacs transformée en maison d'arrêt. Mais les policiers ont insisté et lui ont demandé de lui montrer les plaques qu'il avait réalisées à la prison. L'homme les a conduits à un cabinet fermé et en a ouvert un tiroir. Dedans, des compartiments avec des fiches. Dans les compartiments, sous les fiches, des tirages aux bords découpés au coupe-papier. Et encore dessous, des enveloppes en papier brun contenant, expliqua-t-il les plaques dûment protégées.

- Pour ce travail, j'ai même gardé les plaques que j'ai manquées, au lieu de les nettoyer et de les regarnir de nitrate d'argent. Mais je n'en ai pas beaucoup manquées. »

Et de sortir une douzaines de clichés des compartiments du tiroir.

- Seulement, vous comprenez, Baron, nous aussi nous avons nos informateurs. Et nous savions ce que nous cherchions. La fameuse photo qui montre la cour de la maison d'arrêt, nous savions à quoi elle devait ressembler. Les journaux que vous avez rapportés vont nous permettre de questionner les témoins, en particulier le photographe. Mais je continue. »

Les deux policiers, m'explique-t-il, ont demandé à examiner un exemplaire d'une photo représentant la cour vue du haut du mur d'enceinte. Cette photo, pensé-je, qui est parue dans la presse yankee. Et le photographe a remarqué qu'il s'agissait d'une de celles pour lesquelles il avait gardé une plaque légèrement floue. Et pour montrer la différence entre les deux clichés, il a sorti la fameuse enveloppe.

- Mais il manque une plaque », s'est-il écrié devant les deux policiers. « Je suis sûr qu'il y en avait deux. »

Il a pris un compte-fils sur une table et a examiné la plaque. Et se tournant vers les deux policiers :

- Il manque la plaque légèrement floue. »

Après interrogatoire minutieux au cours duquel le brave homme a été très coopératif les deux policiers ont conclu que quelqu'un a volé cette plaque. Et le photographe, homme méticuleux, a pu retrouver que cela n'a pu se produire qu'au moment où Hintermaier est venu au studio.

- Vous comprenez, Baron, avec tous ces éléments de preuves, le Procureur va pouvoir inculper notre néfaste. Il n'y a plus qu'à espérer que la justice va pouvoir continuer son cours, mais nous sommes un certain nombre décidés à faire en sorte que ce soit le cas. »

Il était temps que la justice disposât d'éléments de preuves pour lancer les procédures parce que la constitution de la Confédération des États d'Amérique accorde la plus grande importance à l'habeas corpus et il est plus qu'urgent de faire cesser la détention provisoire d'Hintermaier malgré la loi martiale. Parce que les termes de la loi fondamentale précisent :

Nul ne peut être tenu de répondre d'un crime capital ou infamant, sans être présenté ou mis en accusation devant un grand jury, sauf s'il servait dans les forces terrestres ou navales, ou dans la milice, en service actif en temps de guerre ou de danger public ;

Comme j'en fais la remarque à l'Amiral Smith celui me répond que je semble bien au fait de la nouvelle constitution.

« Dans bien de ses aspects, Amiral, elle reprend la constitution qui était celle des États-Unis. Il est un autre article dont j'ai appris par cœur les alinéas :

1. L'importation des nègres africains en provenance de n'importe quel pays étranger autre que les États esclavagistes des États-Unis, est interdite par la présente. Il incombe au Congrès d'adopter les lois nécessaires pour effectivement l'empêcher.

2. Le Congrès aura aussi le pouvoir d'interdire l'introduction d'esclaves en provenance de tout État non membre de la présente Confédération.

Et aussi celui-ci :

3. Le privilège de l'habeas corpus ne peut être suspendu, sauf dans les cas de rébellion ou d'invasion, où la sécurité publique pourrait l'exiger.

Ces passages de la Constitution de la Confédération des États d'Amérique me laissent espérer une abolition même si la guerre actuelle s'achève par une victoire indiscutable de nos forces.

- En douteriez-vous ?

- De quoi, l'abolition ou la victoire ?

- La victoire, bien sûr.

- Dans ce domaine rien n'est jamais sûr, Amiral. La France a trop perdu de guerres et de batailles pour qu'en tant qu'ancien militaire je puisse l'oublier un jour. Amiral, on est sûr de la victoire, temporaire, que lorsque l'adversaire a reconnu sa défaite et signé un traité de paix. Mais, hélas, la paix n'est en général qu'une période de calme entre deux guerres. Quant à l'abolition, il reste trop de gens dans la Confédération qui ne peuvent comprendre l'intérêt que nous avons tous à ce que l'esclavage cesse une bonne fois pour toutes.

- Et que les nègres deviennent des citoyens américains ?

- Évidemment.

- Mais les nègres de la Guadeloupe ne sont pas des citoyens français !

- Ils en ont les droits individuels et civils.

- Mais pas civiques !

- S'ils viennent s'installer en France, ils deviennent français à part entière. D'ailleurs il existe une expression chez les nègres de nos colonies qui dit ceci : « Heureux comme un nègre en France. » L'un de nos grands écrivains actuels, Alexandre Dumas est un quarteron de nègre. Son père, un grand général français, était un mulâtre de Saint Domingue. Cela ne l'a pas empêché de faire une très belle carrière dans nos armées. Et son fils qui est loin d'être blanc est un personnage célèbre et estimé. Amiral, si Thomas Alexandre Davy de La Pailleterie, plus connu sous le nom de Général Dumas, était resté un esclave, il n'aurait pas rendu à la France les immenses services qu'il a rendus en tant que général courageux. Je suis sûr qu'un jour, il y aura des généraux nègres dans les armées de la Confédération des États d'Amérique si nous avons le bonheur qu'elle perdure. »

L'amiral ne fait aucun commentaire. Je sais bien que comme Lee il n'est pas un farouche partisan de l'esclavage. Mais je sais bien que dans les circonstances actuelles, la radicalisation des esprits est telle que tout ce qui risque de donner l'impression qu'on se

rapproche des positions de l'Union peut conduire celui qui en est partisan devant une cour martiale. Pourtant, dans son discours d'investiture Abe Lincoln a bien précisé :

« Les populations des États du Sud semblent appréhender que l'inauguration d'une administration républicaine ne mette en danger leurs propriétés, leur tranquillité et leur sécurité personnelle. Il n'y a jamais eu aucune cause raisonnable à de telles appréhensions. La plus complète preuve du contraire a même toujours existé, comme chacun a été libre de s'en assurer. On la trouve dans presque tous les discours publics de celui qui vous parle en ce moment. Je ne fais que citer un de ces discours lorsque je déclare que "je n'ai dessein, ni directement ni indirectement, d'intervenir dans l'institution de l'esclavage dans les États où elle existe". Je crois que je n'en ai pas le droit, et je ne m'en sens point le désir. »

Le lecteur sait bien en quelle estime je tiens les deux présidents que l'évolution des circonstances a conduit à se faire la guerre. Et je ne suis pas surpris que Lincoln ait tenu ces propos rassurants au début de son mandat. Mais je sais bien que ce qui lui importe le plus est le maintien de la cohésion des États-Unis. Et cela lui importe plus que tout et il est prêt pour ceci à faire de grandes concessions. Mais ses administrés du Nord, et notamment les plus influents, sont avides de s'emparer des États du Sud pour y développer leur civilisation industrielle et bancaire.

Quant aux Confédérés... Ils ne savent pas trop à quoi s'en tenir, en fait. Ils manquent de cohésion et font souvent preuve d'un égoïsme qui entrave l'action de leurs forces armées. L'affaire Hintermaier en est un exemple criant. Lorsque les permissionnaires reviennent au front après une permission, ils se sentent presque soulagés de retrouver un monde indescriptible dont ils n'ont pas pu parler « à l'arrière », un arrière qui continue à vivre comme si la guerre n'était pas la leur, tout en se plaignant de ce que la vie est « difficile » à cause du blocus, du prix des choses qui parviennent à atteindre les ports grâce au commerce interlope etc. c'est ce que j'ai entendu au cours de mon déplacement vers Washington la semaine dernière. Deux sergents discutaient, qui venaient de passer une semaine en famille, en permission, la première depuis huit mois.

Comme dans toute guerre moderne, un moment arrive vite où un pays se scinde en deux peuples. Celui qui est au front et « ceux de l'arrière ». Celui qui est au front, comme si une unité formait un être unique, et ceux de l'arrière, multiples dans leurs égoïsmes. C'est ce qu'exprimaient confusément les deux sous-officiers. J'ai eu la langue levée pour leur parler. Je me suis ravisé parce que comment aurais-je pu leur faire comprendre que l'arrière cela signifie les soucis pour trouver à manger pour la famille, le souci de celui – voire ceux – qui est ou sont au front, le courrier qui n'arrive pas, la main d'œuvre qui manque, les chevaux ou les mules réquisitionnés, l'insécurité due aux pillards, surtout dans les écarts ruraux, le rationnement en poudre et en plomb qui empêche d'aller chercher dans la forêt la viande qui manque sur la table alors que la viande n'arrive plus sur les étals de la ville, la farine qui manque pour le pain, le sel, le vin. Il faut boire de l'eau avec les risques que cela comporte... Voilà de quoi je leur aurais parlé alors que pour eux la normalité est devenue la mort, les assauts, la dysenterie à cause de l'eau douteuse, l'odeur pestilentielle des tripes et du sang répandus dans la boue, le froid des tranchées, l'odeur fade de la fumée de poudre refroidie ou alors l'exaltante senteur des nuages blancs expulsés des bouches à feu d'artillerie qui répandent leur chaleur excitante sur le champ de bataille jusqu'aux naseaux des fantassins montant à l'assaut dans la fureur des hourras. Quelle misère ! J'ai le redoutable privilège de connaître les deux aspects de la guerre. Et dois-je l'avouer ? N'était ma chère femme et l'amour que je lui porte, l'enfance qui s'annonce, l'amitié que je nourris pour ma belle-famille et mon amour pour mon oncle et ma tante, je me serais peut-être porté volontaire pour aller au front. Mais finalement, si Hintermaier finit en prison, j'aurais apporté ma pierre au Temple de la justice.

En fait, je piaffe de ne rien faire. Je pense que je vais tout faire pour trouver une occupation utile. Il me tarde que cette guerre se termine parce qu'après il faudra rebâtir la confiance entre les ex-belligérants. Mais comme les choses vont-elles finir par se résoudre ?

Rien n'est perdu, à mon avis. J'ai pu rapporter pour mon usage personnel le discours de Lincoln aux parlementaires de l'Union en mars dernier dans laquelle il réitérait sa proposition du décembre dernier dont j'ai entendu parler mais que je n'ai pas lue. Mais il vaut mieux que je vous la livre dans le texte :

« Résolu que les États-Unis doivent coopérer avec tout État qui adoptera l'abolition graduelle de l'esclavage, en lui donnant une aide pécuniaire dont cet État usera à son gré pour compenser les dommages publics ou privés produits par un tel changement de système. »

Si la proposition contenue dans cette résolution ne reçoit pas l'approbation du Congrès et du pays, qu'elle soit écartée tout de suite ; mais si elle obtient la sanction du Congrès, je crois important que les États et les gens qu'elle intéresse directement en reçoivent immédiatement notification, afin qu'ils puissent considérer s'ils doivent l'accepter ou la rejeter.

Le Gouvernement fédéral a le plus grand intérêt à voir adopter cette mesure, qu'il considère comme un des plus puissants moyens de conservation. Les chefs de l'insurrection actuelle nourrissent l'espoir que le Gouvernement finira par être forcé de reconnaître l'indépendance de quelque partie de la région désaffectionnée et que tous les États à esclaves, situés au nord de cette partie, diront alors : « Puisque l'Union pour laquelle nous avons combattu n'existe plus, nous préférons maintenant nous joindre à la section du Sud. » Leur enlever cet espoir, c'est en réalité mettre fin à la rébellion, et le commencement de l'émancipation le leur ravit entièrement pour ce qui concerne les États qui entreront dans cette voie. L'important n'est pas que tous les États à esclaves inaugurent immédiatement l'émancipation, mais que lorsque les mêmes offres seront faites à tous les États, ceux qui sont le plus au nord soient les premiers à l'inaugurer, pour prouver par-là à ceux qui sont plus au sud qu'en aucun cas ils ne se joindront à eux dans la Confédération qu'ils projettent.

Je dis « commencement » d'émancipation, parce que l'avis général est qu'il vaut mieux pour tous qu'elle soit graduelle que soudaine.

Au point de vue purement financier et pécuniaire, chaque membre du Congrès, avec les tableaux de recensement et les rapports du Trésor sous les yeux pourra facilement se convaincre par lui-même que les dépenses courantes de cette guerre suffiraient pour acheter bien vite et à bon prix tous les esclaves des États susdits.

Une telle proposition du Gouvernement fédéral n'implique de la part des autorités fédérales aucune prétention d'avoir le droit d'intervenir dans la question de l'esclavage dans les limites d'aucun État, vu qu'elle laisse le contrôle exclusif de cette question aux États et aux citoyens qui y ont un intérêt immédiat. C'est simplement une offre qui leur est faite, et qu'ils sont parfaitement libres d'accepter ou de refuser.

Dans mon message annuel de décembre dernier [message du 3 décembre 1861], je disais, il faut sauver l'Union, et pour cela tous les moyens nécessaires seront employés. Je n'ai parlé ainsi qu'après mûre réflexion. La guerre a été et est encore un des moyens indispensables pour arriver à ce but. Une reconnaissance effective de l'autorité nationale pourrait seule la rendre inutile, et elle cesserait immédiatement. Mais, si la résistance continue, il faut que la guerre continue aussi, et il est impossible de prévoir tous les incidents qui peuvent en résulter et tous les désastres qui peuvent s'ensuivre. Toutes les mesures qui paraîtront efficaces pour mettre fin à la lutte devront être et seront employées.

Bien que la proposition que je fais aujourd'hui ne soit qu'une offre, je crois pouvoir demander si l'indemnité pécuniaire qu'elle promet aux États et aux particuliers intéressés ne leur serait pas plus avantageuse, dans l'esprit actuel des affaires, que l'institution actuelle de l'esclavage et les propriétés qui en dérivent. Bien qu'il soit vrai que l'adoption de la

résolution que je propose ne serait qu'une mesure préparatoire et nullement effective par elle-même, je vous la recommande néanmoins, dans l'espoir qu'elle sera bientôt suivie de résultats importants. C'est en songeant à l'immense responsabilité que j'ai envers mon Dieu et mon pays que j'appelle avec instance sur ce sujet l'attention du Congrès et du peuple. »

En clair, dans cette adresse, Lincoln appelle encore à la paix et avance même de payer les frais de la manumission des esclaves arguant du fait qu'il reviendrait moins cher d'agir ainsi que de financer la poursuite de la guerre. Et pour le moment, il n'impose en rien l'abolition mais je sais qu'il compte sur le bon sens de la plupart des citoyens confédérés. Seulement je doute que les politiciens confédérés se laissent convaincre de la bonne foi de Lincoln. Et ce qui me navre le plus, c'est que je suis sûr qu'« Unca Jeff » serait disposé à examiner ces propositions de Lincoln. Mais lui aussi est prisonnier de la bêtise crasse et de l'égoïsme des notables de la société sudiste. Ce sont eux, les rebelles. Plus que le gouvernement et le Congrès de Richmond. Parfois, je me sens bien las.

Pour le moment la guerre continue et se rapproche toujours davantage de la Caroline du Sud.

*
* *

Hintermaier a été condamné à mort pour trahison et intelligence avec l'ennemi. Je suis fort surpris de cette sévérité. Il a été jugé à Richmond parce que son avocat avait demandé le dépaysement hors de Caroline du Sud. Et la cour martiale confédérale a été sans pitié.

Aldebert, Élisabeth et moi saisissons immédiatement le danger pour la société de Charleston. Hintermaier va passer aux yeux de ses comparses non pour le traître que la cour a discerné en lui mais comme un martyr de la Police de Richmond. Car il militait dans des cercles très radicaux qui se montent pour rendre la vie impossible aux affranchis des États du Sud. Ceux de maintenant et ceux à venir. Les affaires avec l'ennemi ne sont pas d'importance pour ces messieurs. Hélène, elle-même, est assez choquée de savoir que l'ennemi de la plantation va être fusillé comme un vulgaire gangster. Fusillé parce que la Cour Martiale ne pratique pas la pendoison.

Nous nous mettons d'accord pour que je rende visite à l'avocat charlestonnien de Hintermaier. Il faut qu'il introduise un recours en grâce auprès du Président pour que la peine soit commuée en réclusion criminelle. Au moins, il restera en vie et sortira de prison en cas de défaite de la Confédération. Rendez-vous est pris pour demain matin au cabinet de l'avocat. Le cabinet reçoit le télégramme moins d'une heure après que nous l'avons fait partir de notre poste de télégraphe.

Il me reçoit fort courtoisement. J'ai emprunté à Tertullien son Lefauchaux, moins encombrant que mon LeMat mais tirant une munition aussi puissante si on compare avec celle de mon canon rayé. Non que je pense en avoir besoin au cabinet de l'avocat, mais en ville, on ne sait jamais.

J'exprime à l'avocat mon horreur de la décision de la cour et lui demande s'il a l'intention d'introduire un recours en grâce.

- Évidemment ! Cette décision de justice est excessive. Mais je ne vois pas en quoi cela vous concerne.

- Je puis intervenir auprès du Président Davis.

- Vous ? Mais à quel titre ?

- Je suis dans les meilleurs termes avec lui. Comme avec le président Lincoln, d'ailleurs. Je vous rappelle que je suis négociateur entre les deux gouvernements au sujet des blessés de guerre. Mais je ne puis intervenir que si vous avez effectivement introduit ce recours.

- Rassurez-vous. Mon assistant est en train de rédiger le brouillon. Dès que je l'aurai approuvé, mon copiste rédigera le document officiel que je ferai porter par courrier rapide en télégraphiant un câble d'annonce adressé au Cabinet du Président. Histoire d'éviter qu'on procède trop vite à l'exécution.

- Si vous me faites confiance, je porterai votre requête... »

Il a l'air surpris mais se reprend rapidement.

- Je vous remercie, mais je vais utiliser un courrier officiel qui acheminera une correspondance recommandée avec bordereau de réception. Mais ce recours en grâce, puisqu'on est resté sur les errements d'avant la Sécession, va obliger la justice à surseoir à l'exécution jusqu'à la réponse du Président à la demande. Pour le moment, mon client reste en détention dans la même prison. »

Je prends congé de cet avocat fort aimable. Il accepte même de serrer la main que je lui tends. En sortant de l'immeuble, je croise un capitaine de milice qui me regarde avec surprise. Je lui lance un regard aimable et lui adresse un petit signe de tête.

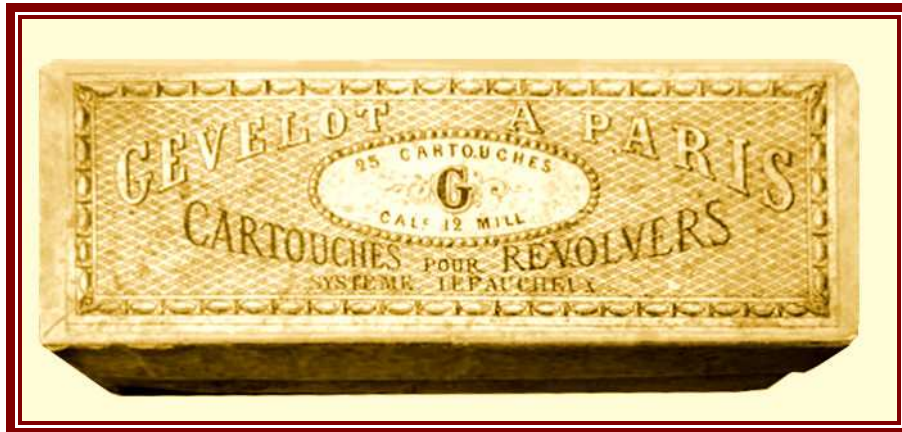
Il est entendu avec Sié que je le retrouve à la Pharmacie et je me mets en route à pied pour une promenade de quelques centaines de mètres. Je croise des passants affairés et il y a vraiment peu de voiture dans les rues. On sent que les chevaux ou les mules manquent. Les chariots lourds sont tirés par des attelages de mules ou des bœufs qui avancent lentement. Les magasins de vêtements sont encore bien fournis mais les chalands se font rares. Devant la vitrine de l'armurier, je m'arrête un instant. Il n'y a plus que des annonces pour des armes très chères ou des armes d'occasion vraiment anciennes. Il y a même des pistolets à silex. Un panneau informe de ce qu'il n'y a plus de poudre et que l'on attend une livraison. Heureusement que l'échoppe est aussi une quincaillerie, ou ce qu'on appelle ici un *ironmonger* c'est-à-dire à la fois un quincaillier et un marchand de métaux. Voyant que j'observe sa vitrine, le boutiquier sort à ma rencontre. Sous les magnolias de la rue, le soleil réchauffe l'atmosphère. Le quincaillier s'essuie les mains avec un chiffon de coton qui a connu des jours meilleurs. Il s'enquiert des besoins qui sont les miens, puisque je me suis arrêté devant chez lui. À ma grande surprise il dispose encore de cartouches à broche de douze millimètres. Elles viennent de France et portent la marque de la Société Française de Munitions, que dirige M. Jules Gévelot et qui est installée à Issy-les-Moulineaux. Ses munitions ont une excellente réputation. Et j'espère qu'elles seront à la hauteur de ladite réputation parce que la boîte est marquée d'humidité. Je sais bien qu'en principe il y a un double emballage avec une enveloppe intérieure en papier gommé à la cire, mais nous verrons bien en ouvrant. Lorsque le commerçant m'annonce son prix, je souris et lui demande s'il est sûr que les étuis sont bien en cuivre ou en laiton plutôt qu'en or voire en platine. Devant son air hébété, je le calme en lui disant que je plaisante.

- Monsieur, je n'ai pas le cœur à la plaisanterie. Mes livraisons n'arrivent qu'au compte-gouttes. Depuis que M. Hintermaier est en prison, c'est encore pire. Huit dollars pour vingt-cinq cartouches, Monsieur ! On n'a jamais vu cela. C'est le salaire de la quinzaine d'un journalier. Mais les yankees ne livrent pas, bien sûr. Ces cartouches françaises arrivent à New York ou à Boston. Ensuite il faut les faire venir par les forceurs de blocus. Et même M. Hintermaier a du mal à en acheter à New York. Il paraît qu'elles y sont fort chères.

- Ne vous frappez pas, Monsieur. On ne tire pas tous les jours et ces vingt-cinq cartouches nous feront de l'usage. À force de les recharger, les étuis actuels de mon ami et associé vont finir par se fendre. »

Nous nous quittons bons amis. Je me suis bien gardé de lui indiquer qui je suis. Et comme il semble avoir pour Hintermaier au moins la reconnaissance du ventre, je m'en trouve bien. Je pense que le temps va venir où la presse judiciaire finira par trouver quelle a été mon action, modeste, le lecteur le sait, dans l'affaire qui a valu la peine capitale à Stefan Hintermaier. Arrivé à la pharmacie, je déballe les cartouches pour les vérifier. Comme je le

subodorais, l'humidité n'a même pas traversé le carton extérieur de la boîte. Et le papier ciré est encore hermétiquement fermé par soudure de la cire. J'offrirai ce paquet de cartouches à mon cher Tertullien. Je sais bien qu'il a fini par adopter un colt qu'il a acheté à Savannah. Il l'a payé assez cher mais c'est une arme fabriquée dans le calme du temps de paix. Bien évidemment, il a choisi une arme en calibre .36 qui correspond à peu près à neuf millimètres et demi. Il n'y avait pas de Remington, sinon il aurait préféré. Mais s'il a choisi d'acheter une autre arme, c'est parce qu'il était las de devoir recharger les cartouches ce qui lui prenait beaucoup de temps. Mais là, je lui offre une boîte de cartouches neuves et immédiatement utilisables.



En fait, je découvre que les armes françaises et anglaises sont finalement très présentes en Amérique du Nord. Surtout les pistolets, revolvers et sabres. Mais je ne regrette pas d'avoir opté pour une arme à percussion plutôt qu'un revolver Lefauchaux. La difficulté de se procurer des cartouches neuves est une réalité, surtout depuis que le blocus perturbe les approvisionnements.

Délesté de quelques dollars et lesté de la boîte de cartouches, je reprends ma promenade vers la pharmacie que j'atteins bientôt. Le monde se presse devant la porte d'entrée. Les affaires semblent prospères. Comme il me serait impossible de doubler la file des femmes qui attendent leur tour, je passe par l'escalier pour entrer dans l'arrière-boutique en passant par le petit jardin et le laboratoire.

Il est assez tard lorsque Pierre et Gidéon ferment la pharmacie. Nous traversons la ville vers la plantation et il y a vraiment peu de monde dans les rues. Pourtant, les jours rallongent et nous arrivons à destination avant la nuit. Nous n'avons pas fait de mauvaise rencontre.

Tertullien est à l'écurie au moment où nous arrivons. Je décide de ne pas attendre et de lui rendre son arme en lui donnant en même temps la boîte de cartouches. Il très touché parce que cela fait bien longtemps qu'il n'en a plus venant de la Société Française de Munitions. Il me serre la main avec un bon sourire. Mais il y a ici aussi comme une lourde atmosphère d'attente d'on ne sait quoi. Les ouvriers finissent de ranger leurs outils, en silence.

Hélène est un peu lasse et m'attend dans le grand salon. Lucie est avec elle et tricote en observant un silence concentrée sur ses aiguilles. C'est Aldebert qui me donne l'explication de cette morosité. Lorsque j'ai traversé les lignes du no-man's land il y a quelques jours, j'avais bien noté des mouvements de troupes mais je n'avais pas réellement vu de combats. Entendu des roulements d'artillerie, oui, mais en fait j'ai plutôt roulé un peu en voiture et beaucoup en train. En fait la campagne de McClellan en Virginie est beaucoup plus dévastatrice, apparemment, qu'on ne pourrait le penser. J'ai comme l'impression que le fait

de s'être vu retirer la distinction de « Commandant en Chef » par Lincoln a attisé sa hargne à l'encontre des « rebelles ».

Le gouvernement confédéré est presque menacé en sa capitale de Richmond et le commandement militaire intensifie le recrutement. Les sergents recruteurs sont apparus jusqu'ici et les nouvelles des pertes dans les familles de Caroline du Nord sont arrivées ici par le biais des relations familiales. Beaucoup de Sud-Caroliniens ont de la famille en Caroline du Nord et si le courrier ne marche pas bien vers les lignes de front, il passe à peu près en zone arrière. En outre, faute de pouvoir trouver des fonds pour financer la guerre, le département du Trésor confédéré fait marcher la planche à billet et l'inflation s'envole.

Au Nord aussi, il a fallu imprimer des billets. Avec la loi de mars dernier, le Congrès de l'Union a autorisé une première tranche d'émission de deux-cents cinquante millions de dollars² payables sur le Trésor Public. Mais c'est plus facile pour les yankees parce que Washington a pu emprunter de fortes sommes aux bourses européennes. Tandis qu'ici, on nous annonce une loi fiscale sévère. Mais sur quoi ? Les plantations sont déjà très taxées, les fonctionnaires ne sont pas nombreux mais on annonce le prélèvement de l'impôt à la source sur leur traitement. Je ne suis pas spécialiste du droit fiscal, mais je me demande où tout cela va nous conduire. En plus, il semblerait que l'offensive judiciaire lancée contre Hinternier affole la bourgeoisie Charlestonnienne. Les démêlés entre le sinistre Stefan et mon beau-père étant connus, il a fallu que le procureur de Charleston, qui n'est pas directement en charge de cette affaire, dédouane la plantation en expliquant à la presse que c'est grâce à des renseignements venus du Nord que la justice a pu prouver la trahison du politicien d'origine allemande et que M. Toppenot n'a rien à voir dans cette procédure judiciaire devant la cour martiale.

Mais il semble bien qu'avec cette affaire les gens ont compris ce que signifie l'instauration de la loi martiale et la suspension de l'habeas corpus dans le cas où la sûreté de l'État est engagée. La guerre, même indirectement, commence à toucher les civils de la ville.

Les mauvaises nouvelles venant des enfants ou pères engagés au front, l'annonce de difficultés pécuniaires, l'intensification de la mobilisation, la menace de la loi martiale sur les prérogatives individuelles, tout ceci fait percevoir à chacun que cette guerre est en fait l'affaire de tous. Les égoïsmes vont en prendre un coup. En attendant, la morosité s'installe.

C'est le moment du dîner. En principe chacun rentre dans sa chacunière, mais pour assurer la cohésion de tout le personnel, Élisabeth a pris sur elle de faire installer une grande salle à manger dans une grange en grande partie libre. La réduction du nombre d'animaux de trait, chevaux et mules a laissé libres un certain nombre de stalles. Après les avoir fait nettoyer, Aldebert y a fait ranger les charrues, herses, rouleaux et autres instruments aratoires. Ainsi les animaux sont proches des machines et il suffit d'un seul homme pour surveiller bêtes de somme et matériel. Car avec la pénurie de métal, les vols se multiplient dans les fermes. Par contre-coup, une grange s'est trouvée largement libérée et on y mettra à l'abri des récoltes que jusqu'à présent on mettait en silos à claire-voie, livrées à la convoitise des rodeurs. La faim est un puissant moteur. Pour le moment, les silos sont vides et la grange presque entièrement libre. Alors comme pour une fête, Élisabeth a fait installer des tables et nous allons dîner tous ensemble. Je serai chargé de raconter mon voyage à Washington et Aldebert essaiera de rassurer nos gens en leur exposant la situation de la Confédération et, plus directement intéressant, le vrai et le faux sur les bruits qui circulent. En attendant, nous nous retirons avec Hélène. Elle est soulagée d'apprendre qu'en principe je n'aurai plus à quitter Charleston. Elle s'allonge sur son lit et s'étire. Son ventre s'agite de petits

² Une somme énorme pour l'époque. Gagée sur les réserves en or de la banque fédérale. La Confédération ne dispose pratiquement d'aucune réserve en or et a donc les pires difficultés à emprunter, même dans les rares pays qui ont reconnu la nouvelle Confédération.

mouvements, de temps en temps. Elle a parfois un geste réflexe et explique : « Si cela se trouve, c'est un petit âne qui me donne des ruades. »

Nous ne restons pas très longtemps au dîner. Je raccompagne ma chère épouse à la chambre, l'aide à se dévêtir et à se coucher. Je reste un moment à son chevet et lorsque je vois qu'elle s'est endormie, je redescends à la grange. L'ambiance est plus gaie. Les gens sont apparemment un peu plus confiants et semblent reconnaissant d'avoir été informés. Lorsque je reviens, les tables sont vides et prêtes pour le rangement. Moïse vient me trouver et me prend à part. Il me dit son bonheur d'être ici.

- Je revis, Monsieur Pierre-Hubert. Je me sens si libre que je ne veux plus retourner en ville. Ici il n'y a plus ni nègres ni Chicanos ni métis ni mulâtres.

- Et as-tu rencontré des métis, ici ?

- Au moins un, avec M. André. Un métis d'indien mais je ne sais pas de quelle tribu tant c'est peu visible. »

J'en conclus qu'il a rencontré Barnard Fau. Cela m'intrigue.

- Où as-tu vu André ?

- Il vient de temps en temps le soir. Quand M. Tertullien n'est pas à la plantation ni au relais de chasse.

- Vous savez, M. Aldebert m'a expliqué beaucoup de choses. Et j'ai compris le reste. Mais ne vous inquiétez pas. Les Yankees ne me feront du mal que s'ils comprennent que j'aime les gens d'ici. S'ils croient que je suis de leur côté, ils ne me chercheront pas de noises. Il me suffira de rester « nègre » devant eux.

- Rester « nègre » ?

- Voui Missié moi c'est bon nèg'e aff'anchi et bien content de voir a'iver soldats bleus. »

Il prononce ces mots avec l'air bête, l'accent caractéristique des ouvriers des plantations et en roulant des yeux écarquillés. J'éclate de rire.

- Vous voyez, quand je veux. Mais pour le moment je profite de quelques instants de bonheur. Seulement je sais bien que la guerre se rapproche. Cela va se remettre à péter un jour, comme l'année dernière à Manassas. Vous aussi, M. Pierre-Hubert. Il faut rendre la vie facile à Mme Hélène, sinon elle aura un bébé bien troublé. Madame Lucie l'a dit en son français : « Hélas *chère ti mouné an moïn*, si vous vous tourmentez comme ça, votre enfant sera tout chimérique³. Faites confiance au Bon Dié et il protégera « Toppenot Plantation ».

Là encore, Moïse a imité non seulement l'accent de la Bonne Lucie mais aussi son phrasé et ses intonations ; presque sa voix. Je ne puis m'empêcher de sourire.

- Et vous aussi Monsieur Pierre-Hubert. Ne vous tourmentez pas. Tous les nègres et les Chicanos parleront en votre faveur si les yankees arrivent. »

Je le remercie de son soutien. Mais je ne compte pas que sur les « natives » et les affranchis. Il faudra que je manœuvre habilement pour rester fréquentable par tous, *scalawags*, *copperheads* et autres *carpetbaggers*, sans compter les forces d'occupation. Ce qui m'inquiète ce sont les fautes et les erreurs toujours fréquentes de soldats emportés par l'ardeur des combats. Il faudra trouver, chaque fois que des troupes arriveront, le moyen de nouer le contact pour les ramener à la raison. Et on ne peut pas aujourd'hui faire de plan ni mettre au point de méthode pour savoir comment réagir à l'avenir. Un avenir trop incertain.

Il faut plusieurs jours pour connaître la décision relative au recours en grâce de Hintermaier. Elle n'est pas favorable. La peine de mort est confirmée. C'est le procureur général qui l'a annoncé par communiqué de presse. J'ai beau ne pas avoir la moindre sympathie pour cet individu, je suis fort troublé de la nouvelle.

³ Dans le français imagé des Antilles, l'adjectif « chimérique » correspond à « tout chose », « pas bien », « pas à l'aise », « troublé », parfois même « fiévreux ». « Je suis tout chimérique » = « Je ne me sens pas bien ».

C'est Aldebert qui me l'annonce lorsque je reviens du hangar pour monter rejoindre Hélène. Je le trouve dans le hall du bas de l'escalier, une dépêche à la main.

- Le peine de mort est confirmée. Le recours en grâce est rejeté. Hintermaier va être fusillé. C'est une catastrophe. Ses partisans vont se soulever. Et on ne peut pas compter sur la milice pour ramener l'ordre dans ces circonstances, la police est au plus bas de ses effectifs et l'armée est au front.

- Mais il a tout de même été condamné sur des preuves tangibles pour trahison en temps de guerre.

- Les gens s'en fichent. Il avait les notables de gâteries devenues introuvables qu'il faisait entrer en passant le blocus par compromissions. Vous êtes bien placé pour le savoir. »

Aldebert donne l'ordre de bien fermer la grille de l'allée, de verrouiller la maison et de lâcher les chiens de garde. Les bruits de pas éventuels dans les fourrés les mettront en alerte. Au moment où je monte, Aldebert me recommande de charger mon LeMat et m'indique qu'il a fait distribuer les armes aux gens qui savent s'en servir. Il craint que la nuit ne soit agitée. Lorsque j'arrive à la chambre, Hélène est assise à la table bureau. Elle y a posé le LeMat, son petit Remington en calibre 31, mon Le Bossu. La poire à poudre et la boîte d'amorces attendent sagement. Mais je ne vois pas de balles à part celles destinées au canon lisse de mon LeMat.

- J'ai déjà chargé tout ce qui est à canon rayé, mon amour, même ton petit Le Bossu. Mais comme je ne savais pas ce que tu comptes mettre dans le canon lisse de ton gros revolver, j'ai sorti les grosses balles et la poche de chevrotines. À toi de voir. »

J'examine mes armes, et notamment pour le LeMat je presse à nouveau les neuf balles, par acquis de conscience. Elles sont bien enfoncées mais dans son état, Hélène aurait pu avoir la main trop légère. Je vérifie aussi le Remington. Je la félicite.

- Et ce n'est pas tout ; Regarde ! »

Près de la tête du lit trône une toute nouvelle carabine Spencer et deux tubes de cartouches de 56-56. La portée n'en est pas très longue mais cette arme est redoutable jusqu'à une centaine de mètres. Ce sera suffisant pour défendre la plantation, le jardin d'apparat n'ayant pas plus de cent mètres de profondeur. Mais les murs de la maison sont en bois et bien que solidement construits, cela m'étonnerait qu'ils arrêtent les balles de carabines puissantes comme des Maynard. Et je ne parle pas des Sharps parce que rien ne dit que les copains de Hintermaier n'est sont pas déjà dotés.

Entre mes mauvais pressentiments et le léger ronflement d'Hélène qui dort couchée en chien de fusil dans son lit je mets un certain temps à m'endormir.

En fait la nuit se passe calmement. Et les journées qui suivent aussi. Lorsque nous allons en ville, ce qui est assez rare il faut le dire, nous croisons des visages souriants et échangeons des saluts avec des gens modestes qui semblent sensibles au fait que la plantation ne cherche pas à forcer sur les prix de denrées indispensables mais de plus en plus rares.

Hintermaier et trois brigands qui ont attaqué un camion civil transportant des rations militaires ont été fusillés vendredi. Le lendemain, la nouvelle est publique et je rejoins Pierre à la pharmacie pour y prendre des sels d'argent pour faire du citrate destinée à traité du papier pour faire mes tirages en noir et blanc sur papier fort. Dans la file d'attente essentiellement constituée de dames bourgeoises venant acheter des cosmétiques, de plus en plus chers il faut le reconnaître, j'entends des commentaires horrifiés, mais apparemment on ne reproche rien aux Toppenot ou à moi-même. Ces dames regrettent surtout de ne plus recevoir les douceurs et gâteries de luxe que les goélettes de « l'Allemand » rapportaient en commerce interlope.

Mais ce calme apparent ne laisse pas de m'inquiéter.